

RESEÑAS - COMPTES RENDUS

JEFFERY, Ben (2011), *Anti-Matter : Michel Houellebecq and depressive realism*, Winchester (UK) : Zero Books, 97 p.

Ben Jeffery est un auteur dont les écrits ont été publiés dans *Le Guardian* et dans le supplément littéraire du *Times*. Son livre est un ouvrage critique philosophique. Il y présente sa vision du réalisme dépressif en prenant comme point de départ l'auteur français : Michel Houellebecq. Son livre est divisé en six parties.

Jeffery commence par une brève introduction sur ce qu'est le réalisme dépressif en littérature. Il fait un rapide historique en partant de l'Iliade et l'Odyssée, puis il passe notamment par Pascal pour en arriver à Schopenhauer et Lovecraft. Selon l'auteur, ces penseurs ont en commun la pensée que l'existence est nécessairement mauvaise, menée par une force supérieure dont nous sommes tous les marionnettes et qui nous détruira. Il est intéressant de voir que Jeffery prend pour référence ces deux derniers écrivains car ceux-ci ont une grande influence dans la pensée de Michel Houellebecq, ce qu'il a d'ailleurs revendiqué à plusieurs reprises. Pour preuve, son premier ouvrage était un essai consacré au travail de H. P. Lovecraft : *H.P. Lovecraft : Against world, against life* (1991 : Éditions du Rocher).

C'est d'ailleurs également le titre du premier chapitre du livre de Jeffery. L'auteur y présente Michel Houellebecq comme un des rares écrivains intéressants étant apparu ces vingt dernières années. Il décrit son oeuvre romanesque comme amère et triste. Jeffery pointe ensuite certaines incohérences dans l'oeuvre de Michel Houellebecq. En effet, dès le début de son premier livre il écrit qu'étant donné que la vie est douloureuse et décevante, il lui apparaît inutile d'écrire des romans réalistes. À la lecture de ces mots on ne pouvait se douter que, par la suite, l'auteur français écrirait cinq romans réalistes. Jeffery considère que Lovecraft et Houellebecq ont en commun le refus ou l'impossibilité de se développer en un adulte. Le premier chapitre est le plus intéressant car Jeffery parle longuement de l'oeuvre de l'écrivain français. Il fait beaucoup de remarques très justes, il constate que les personnages de Michel Houellebecq sont définis par leur isolement et leur malheur ou encore que le héros houellebecquien prend typiquement la forme d'une personne cynique, relativement âgée et assez molle qui aspire seulement à coucher avec des jeunes femmes.

Jeffery s'avère ensuite plus critique et affirme que le premier livre lu de l'auteur est celui qui fait la plus grosse impression. Il veut dire par là que le style et les idées de Houellebecq se développent, certes, un peu dans son oeuvre, mais que globalement il se répète et qu'il a surtout une chose à transmettre : son négativisme. Sur ce point l'auteur argumente assez peu et rapidement. Le roman qui fait sûrement la plus grosse impression, ce sont *Les particules élémentaires* ; je ne l'affirme pas parce que c'est le livre qui l'a fait connaître, mais simplement car c'est celui qui a le mieux exposé sa philosophie.

L'Homme est amené à disparaître, à être remplacé par une forme de vie supérieure qui n'aura pas les défauts conceptuels de l'Homme tels que les besoins de nourriture. La fin du livre est réellement le climax de la pensée de Houellebecq, en cela il est le plus marquant, peu importe si ce roman est lu en premier ou en dernier. Jeffery évoque aussi un thème houellebecquien récurrent : la critique du culte du corps lié à la révolution sexuelle des années 60. Ce culte est particulier car finalement lié au dégoût, en effet tôt ou tard la mécanique finit par nous lâcher. Le corps a ses limites qui seront, un jour, franchies. Il en résulte un dégoût de son propre corps. Tout cela est lié aussi aux capacités de reproduction de l'Homme. Nous sommes des animaux et une fois que notre capacité de reproduction n'est plus, il devient inutile de vivre. Le suicide devient la seule solution. Jeffery critique ensuite le point de vue du Goncourt 2010 sur le fait d'avoir des enfants. Houellebecq les considère comme inutiles et même empoisonnants. Jeffery affirme qu'avoir des enfants est un bonheur. Le critique fait ici l'erreur de ne pas se référer à la vie de l'écrivain français. Celui-ci a été abandonné par sa mère, n'a pas connu son père dans son enfance et a été élevé par sa grand-mère. Il n'a d'ailleurs pas hésité à critiquer ouvertement sa mère dans ses écrits. Elle a répondu quelques années plus tard en racontant des détails de la vie de Michel Houellebecq dans une biographie non-autorisée écrite par Denis Demonpion (2005 : Maren Sell Éditeurs). La tension entre les deux est très forte, on peut même parler de haine du fils envers la mère. À partir de là, son point de vue sur la famille est tout à fait compréhensible et même défendable. Tout le monde ne peut pas trouver de la joie dans le fait d'avoir des enfants.

Les chapitres suivants sont plus théoriques et parlent beaucoup moins de l'auteur français. Dans chaque chapitre Jeffery revient toujours vers l'oeuvre de Houellebecq mais il n'est plus le centre de ses préoccupations. Toute la réflexion de *What good are books?* aboutit à la conclusion que le réalisme dépressif est dépassé et n'a pas de consistance, qu'il n'a donc pas lieu d'être. Le troisième chapitre *Your imagination is a liar* nous démontre que le réalisme dépressif ne peut pas s'expliquer lui-même, le roman est par définition une fiction, l'auteur s'interroge alors sur la possibilité qu'il soit réaliste. De plus il est difficile de croire le message de l'art, il veut être sincère tout en n'étant pas commercial. Il compare cela à la notion de *acting natural* demandée aux acteurs de cinéma ou de télévision. Ils doivent jouer naturellement, comme si la caméra n'était pas là. Bien sûr, il n'y a rien de naturel à cela, c'est un oxymoron.

Le chapitre quatre *Everything and Nothing* pose la question de l'étroitesse d'esprit de la philosophie du Goncourt 2010, qui se limite selon Jeffery à ne pas avoir assez de sexe et à en être frustré. L'auteur anglophone est assez réducteur et emploie un peu trop de raccourcis pour arriver à son but, démonter le réalisme dépressif. Le chapitre cinq *Utopia* est, certes, bien écrit mais on ne voit pas vraiment le rapport avec le reste du livre. Jeffery expose la théorie de Houellebecq sur le devenir de l'homme qui sera remplacé par des néo-humains. Cette théorie apparaît dans *les Particules élémentaires* et connaît son

aboutissement dans *la Possibilité d'une île*. Il la compare à celle de l'écrivain britannique Aldous Huxley dans *Le Meilleur des Mondes*. Jeffery finit par s'empêtrer dans ses propres contradictions en citant à la fin du chapitre des passages de *La Carte et le Territoire* où ces idées dignes du roman d'anticipation n'apparaissent pas du tout. La comparaison est maladroite car le dernier roman de Houellebecq est bien plus apaisé. Le dernier chapitre *There is Actually No Such Thing as Atheism* nous dit que la fiction chez Houellebecq est construite à partir de l'idée que nous sommes tous nés seuls, vivons seuls et mourrons seuls et que cela est déprimant. Jeffery conclut, cependant, que chacun doit avoir besoin de quelque chose de sacré (peu importe la croyance ou la religion) pour ne pas se sentir méprisable.

On en vient presque à se demander si le titre du livre n'est pas galvaudé et n'a pas été choisi dans un but commercial. Même si le travail de Michel Houellebecq est souvent mis en avant ou utilisé comme un point de départ, les digressions de l'auteur font parfois penser que l'essai philosophique avait déjà son cortex même sans l'écrivain français. Jeffery n'arrive pas à comprendre le but du réalisme dépressif, pourquoi existe-t-il ? Quel est son intérêt ? Il essaie de démontrer qu'il est inutile et qu'il ne peut de toute façon pas être réaliste. Non seulement il ne le comprend pas mais il estime aussi dans sa conclusion que l'absence de croyance *in fine* est impossible. Outre ces raccourcis argumentatifs, on reprochera une dernière chose à Ben Jeffery, ce qui pour un auteur anglo-saxon est presque honteux, il écrit Hemingway avec deux *m*, la coquille est possible voire excusable mais pas quand elle se répète. L'analyse de l'œuvre de Houellebecq est néanmoins intéressante et montre bien si besoin était, que l'auteur des *Particules élémentaires* est un écrivain contemporain majeur dont l'œuvre a passé les frontières de l'Hexagone.

Benjamin Hildenbrand
(Université Palacký à Olomouc)

**SÁNCHEZ FERNÁNDEZ, Juan A. (2012), *La tesisura de La Celestina*.
(Una aproximación), Praga: Karolinum, 221 p.**

El diálogo crítico que se lleva a cabo acerca de *La Celestina* es casi infinito. El hispanista Juan A. Sánchez Fernández nos ofrece una guía a través de la enorme biblioteca existente sobre esta gran obra española medieval. Por eso subtitula la obra que reseñamos «Una aproximación».

El libro se divide en cinco capítulos que acercan al lector a *La Celestina* desde varios puntos de vista. Y no solamente a la obra, sino al contexto histórico-literario de la Baja Edad Media. El primer capítulo trata cuestiones como la de la autoría. Aquí, Juan A. Sánchez logró no sólo abarcar los problemas textuales, sino también abordarlos desde el punto de vista de la interpretación de la obra. Desde el primer capítulo se ve claramente la actitud crítica del autor, que no se satisface con cualquier interpretación y siempre la somete a un estudio minucioso. Nos demuestra, por ejemplo, que pueden ser simplificadoras las interpretaciones que pongan una determinada circunstancia histórica o ideológica como clave para acceder al verdadero sentido de la obra. Es decir, que el contexto –ideológico, material o histórico– es un factor que hay que tener en cuenta, en tanto que integra el contexto cultural en el que nace *La Celestina*, pero que quizá no sea la clave para alcanzar su sentido más profundo. Así, el autor señala que la frecuente interpretación semítica o conversa de la obra no puede enfrentarse con la lectura concreta del texto: «Todo lo que tenemos con relación a lo semítico en *La Celestina* son interpre-